

Simplement Mary, pour vous servir !

— Je t'aurai, ma belle. Je t'aurai...
Dents serrées, sourcils froncés, je tire sur la fermeture Éclair de ma valise. Rien à faire ! Ça fait cinq bonnes minutes que je m'escrime en vain. Pour rien. Mais aussi ! Pourquoi la remplir autant ?

Les grands moyens s'avèrent donc nécessaires.

Voyons...

L'idée qui vient de surgir dans mon esprit me fait sourire. Aussitôt, je l'exécute et, avec précaution, je pose mon popotin sur le couvercle gondolé. La scène doit être hilarante ! Une vieille échevelée juchée sur un gros sac à roulettes, lui-même placé sur un tabouret. De quoi finir à l'hôpital si tout se casse la figure !

Comme par miracle, l'équilibre tient bon. Mais je ne m'arrête pas là.

Tentons le diable, histoire de...

Un petit jeu de bascule d'une fesse à l'autre. Un coup de reins d'avant en arrière. C'est gagné ! Mon corps d'athlète a provoqué le résultat escompté. Grâce à de multiples

contorsions acrobatiques, compromettant les lois de la pesanteur et le principe de l'attraction terrestre, le zip accepte de glisser et fait son tour de piste sans rechigner.

Et voilà le travail !

Mary : 1 / Valise : 0

Applaudissez !

Contente, je saute de mon piédestal improvisé, et me laisse tomber au creux de mon fauteuil fétiche, un vieux *Voltaire* au velours bordeaux défraîchi. Je n'aurais jamais cru possible que fermer un sac de voyage pût être une épreuve aussi éreintante ! Là tout de suite, je le sais, je dois ressembler à un gros dragon au bout de sa vie, avachi dans un siège.

Bon, d'accord, je vous l'accorde, l'image n'est pas des plus flatteuses. Mais franchement, il y a de ça ! Un dragon en tunique à fleurs et leggings noirs, cheveux hirsutes et sueur au front.

Il faut bien admettre que le combat, entre la valise et moi, a été rude.

En fait, mes participations à des salons organisés autour du livre font naître, systématiquement, la même question. C'est récurrent. Combien d'ouvrages emporter, afin que je ne me retrouve pas en rupture de stock ? Pas facile d'évaluer à l'avance ce que mes hypothétiques lecteurs vont bien pouvoir acheter ! Très souvent, mes calculs se confirment disproportionnés.

Toujours pleine d'espoir.

Une vieille optimiste.

C'est ce que dit de moi ma meilleure copine Alice, lorsqu'elle me voit arriver avec mon gros sac à roulettes. Parce que du barda, j'en ai ! Plusieurs séries de bouquins,

traitant des plantes et de leurs bienfaits, dont mon dernier : *Manger sauvage*. Il fonctionne bien, celui-ci, je dois l'admettre. En ai-je assez pris, d'ailleurs ?

... et voilà, je recommence !

En fait, une explication s'impose. J'écris.

Enfin, j'écris... j'écris... doucement ! Ne vous emballez pas avec des idées préconçues. Personne ne s'arrache ma dédicace dans des manifestations attirant des milliers de visiteurs. Non ! Je commets des ouvrages informatifs publiés par un brave type qui vit seul à la campagne, entre une vieille offset obsolète et un ordinateur d'une marque à la pomme, inimitable, qui date des années 2000. Sa maison d'édition, c'est une association qui brasse quatre titres par an et qui ne diffuse pas. Son bureau, c'est sa cuisine. Il y stocke les bouquins, ce qui explique l'étrange odeur du papier parfois, entre poisson frit et bœuf bourguignon. Vous voyez le genre.

Avec une remise substantielle qui me permet d'avoir une marge sur la revente, il me cède les livres qu'il fait imprimer à mon nom. Ensuite, c'est à moi qu'incombe la lourde tâche de dénicher des lecteurs, en participant à des salons pseudo-littéraires, organisés par de petites bourgades paumées. J'y réserve ma table – place que je paie de mes propres deniers – derrière laquelle je m'installe pour le week-end, et sur laquelle j'expose mes ouvrages. Après, je n'ai plus qu'à croiser les doigts pour que des visiteurs viennent. Malheureusement pour moi, mon karma n'est pas au top – j'ai dû vexer quelqu'un dans une autre vie –, car la plupart du temps, il n'y a personne.

Bien sûr, je pourrais viser plus haut. Mes titres sont d'actualité et s'écouleraient sans doute bien en librairie.

Toutefois, pour en arriver là, je devrais convaincre un *véri-
table* éditeur. Mais j'ai la flemme... Et puis, franchement,
retrouver les copains auteurs me plaît bien. On se saute au
cou. On s'embrasse. C'est chaleureux. On s'amuse bien.
L'occasion de festoyer et de refaire le monde, à l'échelle
préretournée d'humeur festive après trois verres de vin.
Rouge de préférence. Et bio, c'est encore mieux !

Bon, j'exagère. Il n'y a pas que des vieux...

En fait, ma vie est simple. Tout aussi simple que mon
patronyme : *Simple*. À prononcer à l'anglaise, avec la
bouche en cul de poule. *Simepeule*.

Simple comme les simples¹ dont je vante les mérites à
longueur d'ouvrages.

Simple comme ma façon de vivre.

Mon nom, vous l'aurez compris : Mary Simple. Pour
vous servir !

Il y a trois ans, je suis revenue en France, après de
nombreuses années passées en Écosse. J'ai choisi le lieu
d'origine de ma famille pour m'installer : le Morvan. Si
vous ne savez pas où le situer, tapez au beau milieu des
départements de la Nièvre, de l'Yonne, de la Côte-d'Or et
de la Saône-et-Loire réunis, et vous arriverez à mettre le
doigt dessus. C'est un pays de lacs et de forêts.

Ici, je me ressource.

En semaine, je me lève vers 8 heures. Première activité,
je nourris mon chat. Après, écriture et mise en forme de
mes recettes, jusqu'à 15 heures. Matinée studieuse que
j'arrose abondamment de thé très fort. Puis déjeuner léger,
soupe ou salade. L'après-midi commence par une sieste

1. Nom donné aux plantes médicinales.

– suivie d’une demi-petite heure de marche – et s’enchaîne avec des tests culinaires qui viendront enrichir mes livres. Après : *five o’clock* ! J’adore ce moment où je m’invite moi-même. *So british*. Tasse et théière en porcelaine sont alors de sortie. Assam avec un soupçon de lait. Deux ou trois scones ou des muffins, aériens comme des nuages, aux graines de chia, ou autres facéties.

La journée se poursuit tranquillement à bouquiner ou à rendre visite aux légumes du jardin, tout dépend de la saison. Souvent, je discute sur les réseaux sociaux ou joue de la cornemuse, celle du Centre. Pas l’Écossaise, malgré mon séjour dans ce pays.

Pour finir, vers 20 heures, juste après le bulletin d’informations sur Arte, je me concocte un plateau-repas sympa que je prends devant ma télé, après avoir dégusté un verre de vin rouge bio.

Le week-end, lorsque le temps est agréable et que je n’ai pas de salon, je sors. Musées. Conférences. Balades. Festivals trad’. Le Morvan regorge d’activités à qui sait en percer les secrets. Parfois, je cueille des plantes ou des fruits pour en faire des tisanes, des confitures et des recettes de cuisine.

Depuis quelques mois, touchée par le changement climatique, j’ai décidé de réduire mon empreinte carbone. Pour ce faire, j’ai diminué la viande et ne l’achète plus qu’à des producteurs des environs. Ça coûte plus cher, donc j’en consomme moins. Logique. Mais c’est meilleur, pour la planète et pour ma santé ! Autre investissement sympa : des poules ! Elles dévorent littéralement mes déchets et pondent des œufs, d’un goût merveilleux avec un jaune éclatant.

C'est dans cette continuité que j'ai écrit mon bouquin : *Manger sauvage*. J'y explique mes trucs et astuces pour aller vers l'autonomie. Être respectueux de la nature. Devenir locavore¹. Enfin, toutes ces choses super importantes, si l'on veut que nos descendants aient une belle existence après la nôtre.

Pas d'homme dans ma vie. Par fainéantise là aussi. J'assure que le mien, défunt, a suffi à faire mon bonheur. Du moins, c'est ce que je me raconte. Parce que certains soirs, je taquinerais bien Popaul, histoire de retrouver d'autres sensations que celles de mes mains. Mais je me dis alors que c'est une réminiscence de nombreuses années bien remplies, je me lève et me fais une tisane de valériane. Souverain, la valériane, avec un peu d'aubépine ! Le sommeil revient rapidement, et je rêve de ce temps où je n'étais pas seule, avec mon traversin pour tout compagnon de lit.

Un coup d'œil vers l'horloge, vers le paysage et à nouveau vers l'horloge. Un beau week-end d'automne s'annonce et je l'aurais bien passé à musarder. Bibracte et sa forêt de hêtres tordus ? Le populaire lac des Settons ? Le canal du Nivernais, si mystérieux, vers les voûtes de la Collancelle ? La région où j'ai choisi d'habiter ne manque pas de beaux endroits, c'est certain !

Soupir.

Toujours avachie dans mon fauteuil, je hausse les épaules. En fait, ma *virée nature* se fera dans un bled près de Vézelay : Clamecy. Patrie conjointe d'un prix Nobel de

1. Manger local.

littérature, d'un navigateur décédé et d'un ancien ministre bien vivant. Du moins, c'est ce que raconte Wikipédia.

Deux jours à demeurer huit heures, sans interruption, le cul sur une chaise. Pourvu que celle-ci soit moelleuse, afin que mon délicat postérieur survive bien à ce supplice. Oui, parce que pour un auteur en dédicace, le confort de l'assise n'a pas de prix, savez-vous !

Bon, il faut que je file.

Je me lève enfin et pousse un puissant : « Arsène ! » par la fenêtre ouverte sur cette douce matinée. Les oiseaux s'en affolent, mais pas lui. Aucune réponse.

Arsène, c'est mon chat. Quelle peste ! Toujours à se planquer, surtout lorsqu'il comprend qu'il va rester seul.

Mains posées à plat sur le rebord, bras tendus, tête penchée à l'arrière, je laisse mes narines s'emplier de ce parfum de nature, si caractéristique en automne. Odeur de terre et de mousse. L'air sent le champignon et j'irais bien en ramasser. Des girolles dans la forêt de Saulieu ou, tout bêtement, des bolets derrière chez moi.

Mais impossible d'annuler, je me suis engagée. De plus, Alice, ma meilleure copine, autrice tout comme moi, m'y attend. Elle a retenu deux chambres dans un hôtel du centre-ville. Pas question de lui faire faux bond, sinon elle m'en voudrait à mort. Je la connais !

Comme Arsène, mon chat siamois, ombrageux et hautain, ne daigne pas se montrer, et qu'il me reste du temps, je mets la télé en route afin d'avoir les nouvelles du jour. Mon doigt glisse sur le 2 et le 7, à défaut d'Arte, qui à cette heure matinale doit en être à la reproduction des araignées aux confins de la Tanzanie du Sud.

Une agréable personne, bien droite perchée sur ses talons aiguilles, sublime dans sa robe moulante, apparaît à l'écran. Tout en écoutant d'une oreille distraite, je file à la cuisine me préparer un dernier thé.

Peu après, mon mug entre les mains, je reviens dans le séjour, avec une drôle de question dans la tête. En effet, pourquoi les présentatrices sont-elles jeunes et jolies, alors que leurs homologues masculins peuvent se permettre d'avoir des rides et des cheveux blancs ? Point d'interrogation : que fait-on des femmes quand elles vieillissent ? Placard ? Retraite anticipée ou presse écrite ?

Cette réflexion étrange m'amuse, et j'imagine un gigantesque *carton à animatrices sur le retour*, dans lequel on entasserait tout le rebut des chaînes. J'ai parfois des idées bizarres, il faut bien l'admettre !

Le sourire aux lèvres, je me plante, debout, devant l'écran. Le doux timbre de la journaliste me parvient aux oreilles. Sans émotion apparente, elle égrène le nombre de tués en Ukraine, le nombre de blessés dans un accident de bus sur l'A1, le nombre de personnes atteintes par le Covid cette semaine et le nombre de chars d'assaut achetés par l'Arabie saoudite. Toutes ces informations dans un ordre aléatoire qui a toutefois paru logique à la rédaction. Soudain, un titre accroche mon attention.

« Un groupe de femmes se réunit pour porter plainte pour agressions sexuelles, contre un présentateur réputé. »

L'intro est puissante. La voix devient grave. Leur succède l'image d'une main dans la paume de laquelle est inscrit « #metoo », en rappel au mouvement qui a défrayé la chronique, il y a quelques années, et qui a, fort heureusement, fait évoluer les mentalités.

Afin de ne pas perdre un mot du reportage, je saisis la télécommande sur la table basse et monte le son. La campagne Metoo, je connais comme tout le monde. Là, on nous explique que la nouvelle affaire dévoilée vient se rajouter à celle de l'entraîneur sportif qui aurait violé de jeunes élèves, de l'écrivain qui profitait de sa notoriété pour détourner des gamines, de l'animateur écolo qui troussait ses collègues et du blogueur bien sympa qui dénonçait des abus... qu'il commettait sans vergogne. Pour finir sur le cas d'un type inquiété à la suite d'une inculpation il y a plusieurs mois, puis relaxé, mais qui s'est suicidé.

Je fronce les sourcils et tends l'oreille.

La dernière guerre, je ne l'ai bien évidemment pas vécue. Même mes parents n'étaient que des enfants. Toutefois, une blessure familiale demeure béante : mon grand-père maternel, communiste convaincu, est parti en déportation après l'accusation infondée de voisins.

Il n'est jamais revenu.

Comme durant cette période sombre, ce genre d'informations véhiculées avant procès ne risquent-elles pas d'engendrer des dérapages ? Poussant des femmes, pour différentes raisons, à incriminer des hommes qui n'ont rien à se reprocher ? Où se niche la présomption d'innocence là-dedans ? Si le prévenu s'avère ne pas être coupable, qu'adviendra-t-il de lui une fois que l'opprobre l'aura marqué de son fer rouge ?

Tout en remerciant la vie de m'avoir tenue à l'écart de toute violence, je me pose la question. Dans le cas contraire, ne m'aurait-il pas semblé juste, à moi aussi, de lancer le nom de mon agresseur à la face du monde, alors qu'il y avait prescription pour la loi ?

Certes, le sujet est sensible et mérite d'être approché avec délicatesse. Toutefois, le rôle des journalistes m'indispose. Bien sûr, ils font leur job. Mais pourquoi tant de sensationnalisme ? L'enquête n'est pas close...

Dénoncer, c'est bien. Accuser, ce n'est pas la même chose.

Soudain songeuse, j'écoute la présentatrice insister sur le fait qu'au fil des ans, le mouvement féminisme a permis de libérer la parole. Là-dessus, je suis tout à fait d'accord ! Elle rajoute, avant de passer à d'autres titres, que nombreuses sont les femmes ayant enfin osé s'exprimer, pour que la discussion ne soit plus taboue et que les plus jeunes parlent sans crainte. Encore une fois, j'applaudis !

Puis, le thème change, et sur un ton jovial, elle annonce un bulletin météo. Je plonge sur ma zappette et éteins, non sans garder à l'esprit le dernier reportage.

Hier, j'ai repéré le trajet que je dois faire sur mon Smartphone. Les routes du Morvan ne sont pas des plus praticables, mais je ne suis pas en retard.

Je me penche à nouveau par la fenêtre restée ouverte et appelle Arsène. Toujours rien. En râlant, je décide de fermer les volets roulants. Souvent, le bruit le fait venir.

Bingo ! Je n'ai pas le temps d'appuyer sur le bouton que la silhouette de mon bel insolent se découpe derrière un bosquet d'hortensias aux fleurs jaunissantes. Arsène daigne rentrer. Je souris en le voyant approcher, puis m'efface pour le laisser sauter du rebord au plancher du séjour.

— Sale adorable tête ! Tu as senti que je parlais, hein ?

Il m'adresse un regard indifférent, me frôle plusieurs fois les chevilles, puis se dirige vers la gamelle de croquettes qu'il hume, avec dédain, tout en poussant des « mi-mi »

irrésistibles. Je le rejoins et lui accorde une caresse, qu'il reçoit comme une offrande, puis lui verse de la nourriture pour le week-end. Cette subite et bienvenue abondance le fait toutefois frémir et confirme ses craintes.

Seul durant deux longs jours tu resteras...

— Je te mets un peu plus d'eau dans l'évier. Là, dans ce bol. On ne sait jamais...

D'un bond leste, il saute sur le plan de travail et frotte sa tête contre ma paume.

Ne t'inquiète pas, tout se passera bien, semble-t-il me dire. Enfin, c'est ce que j'aime comprendre pour ne pas me sentir coupable de le laisser.

Dernier coup d'œil circulaire. Volets désormais fermés. Ma valise à roulettes gonflée de livres. Mon sac en bandoulière. Un petit bagage à main qui contient des vêtements de rechange. Mon téléphone. Les clés de Didou, mon vieux Combi.

Tout est OK.

— Salut, mon gros !

Le « mon gros » en question me répond d'un *miaou* dédaigneux, signe de sa soudaine rancœur contre moi, maîtresse infâme, qui l'abandonne. C'est comme s'il venait de capter que j'allais l'enfermer à l'intérieur de la maison, alors que l'ambiance extérieure encourage à la flânerie.

— C'est ça ! Boude !

Avant de sortir, j'ai un dernier regard dans le reflet que me renvoie le miroir du couloir. Mon chignon *négligé-dompté* tient la route grâce à une baguette rapportée d'un restaurant chinois. Je me souris. J'aime bien ma nouvelle tunique très colorée d'une marque *loufdingue* bien connue, que j'ai achetée sur un site de fringues d'occasion. Je la

porte avec des leggings noirs et des bottes psychédéliques.
Même mes rondeurs me paraissent sympathiques.

Pas mal pour bientôt 60 ans !

Tout est OK ! Je claque la porte sur mon bel Arsène et sur mon chez-moi, attendant déjà, avec impatience, le doux moment où je reviendrai dans mon chalet en bois, planté à l'orée de la forêt, avec vue sur le lac de Pannecière.

En fait, ce que je ne sais pas encore – et pour cause, je ne suis pas prophète –, c'est que cette journée va totalement modifier le cours de mon existence.